

Christian Prigent

Ce qui fait tenir



P.O.L

Ce qui fait tenir

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Commencement (roman), 1989
Ceux qui merdRent (essai), 1991
Écrit au couteau (poésie), 1993
Une erreur de la nature (essai), 1996
A quoi bon encore des poètes? (essai), 1996
Une phrase pour ma mère (lamento-bouffe), 1996
Dum pendet filius (poésie), 1997
L'Âme (poésie), 2000
Salut les anciens / Salut les modernes (essai), 2000
Presque tout (poésie), 2002
Grand-mère Quéquette (roman), 2003
L'Incontenable (essai), 2004

*Les livres de Christian Prigent parus chez d'autres éditeurs
sont répertoriés en fin de volume.*

Christian Prigent

Ce qui fait tenir

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-111-9
www.pol-editeur.fr

programme

Ouverture en coulisse : peinture (Dezeuze, côté cour), poésie (Scarron, côté jardin). Un bref *acte* (héraldique) en vers. *Intermède* : Paul Verlaine et les mères. *Final* voix off pour dénouer.

OUVERTURE

I

Ce qui fait tenir l'image

*je commence huit
heures volets pénombre
à peine l'heure des nombres
(8 / ∞)*

*tant de pages à faire tant
d'heures tant de mètres
kilos carrés secondes de
vitesse mais les oiseaux
dehors le vent et les vaches*

*le trou devant moi est une graisse fine
bouche rose boue*

ça huile ma machine

debout !

*je ne vois rien je
ris je mange le bruit*

comment faire entrer dehors en dedans ?

À propos d'un tableau d'Elstir¹, Proust parle d'un « coucher de soleil qui dure du matin au soir ».

C'est un paradoxe.

C'est-à-dire, comme la *sphère* incenterable de Pascal ou le *couteau* sans lame ni manche de Lichtenberg, un de ces noms qui tentent de nommer le sans-nom. Non pour faire que le sans-nom trouve un nom, mais pour former la pensée qu'il y a de l'ininformable. Et pour planter dans le bois de la langue le clou de cet « il-y-a », qui en marque la limite et l'ouvre à ce qui à la fois l'exige et l'interdit : un *réel* radicalement rétif à la formalisation symbolique.

Proust, cependant, inscrit cette aporie dans du temps (une durée qui tourne sur elle-même, une chute de la lumière vespérale dans l'éclat pulvérisé du jour de la raison). Il la voit creuser un espace cadré (le champ ouvert sous le portique du tableau). Il tente donc de sai-

1. Sans doute *La Débâcle à Vétheuil le matin*, de Monet (1880), au musée des Beaux-Arts de Lille.

sir par ce biais une vérité matérielle qui défie l'effort de symbolisation. Il suggère que la peinture fixe paradoxalement un moment de cette infixité physique, qu'elle fait forme de cette déclinaison informe. Du coup l'espace peint surgit pour lui comme arrêt sur l'image de cette éternité de la vérité physique, c'est-à-dire comme mise en scène de l'impossibilité de faire temps arrêté (instant isolé) et espace stable (figure) avec une saisie juste de la matérialité.

En choisissant de peindre la *lumière* plutôt que les *choses*, les impressionnistes ont relevé cet enjeu : quand le soleil se lève, dans l'inaugural tableau de Monet, c'est un trou rouge qui bée dans la surface de la peinture « d'avant » ; et ce trou est l'emblème de la trouée du réel dans la coagulation des représentations. Mais la reconnaissance dynamisante de cette percée n'est pas le propre de l'impressionnisme : au temps où s'invente la « perspective », Vasari dit des fresques de Masaccio à Santa Maria Novella qu'elles « trouent le mur »¹. Par ce trou la pein-

1. Dans le même temps, Masaccio creuse d'incertaine « psychologie » humaine le hiératisme des figures byzantines et médiévales. Plus près de nous voici Pollock griffant de drippings la surface des *Nymphéas* ; et voici tout ce qui, de Fontana à Frank Stella ou à Richter, mime, du côté des bords ou au creux même de la surface peinte, le débordement, l'évidement, la déchirure ou l'afflux des excroissances ; plus près encore : le trou *neigeux* des écrans vidéo dans le dispositif à la fois éclaté et structuré de ce qu'on appelle des « installations ».

ture rouvre l'écran qu'elle tisse à mesure que se perfectionne puis s'académise l'adéquation des figures qu'elle peint aux objets que ces figures figurent, en accord avec le monde tel que se le « figure », justement, la société du temps. Ainsi elle re-entre périodiquement en elle-même. La chronologie de ces déchirements s'appelle *Histoire* de la peinture.

Un tableau est un piège à prendre de l'impossible, un miroir non pas du réel configuré mais du réel comme impossible à prendre au miroir. En quoi de la vérité s'y prend – de se révéler imprenable. Éblouissante comme telle – c'est-à-dire laissant interdite la pure saisie optique (et ce qu'elle nous impose : une mise à distance apathique du monde). La peinture refonde la vue parce qu'elle l'écartèle entre la reconnaissance de l'impossible qui la constitue comme prothèse préhensile distanciée et la tentation d'un autre mode de contact (direct, sensible, sensoriel, tactile) avec le monde.

Tel est le paradoxe de la peinture : s'offrir à la vue pour éblouir la vue, faire des images qui soulèvent l'imagination d'un contact avec la fuite des choses dans l'envers des images. Ainsi elle crève l'œil unique (le fascinant *soleil*), le forçant à indéfiniment se coucher, c'est-à-dire à chuter au rythme d'une *débâcle* des choses défaites et refaites dans la déclinaison de la lumière (du mouvement de la matière). C'est dans cette éblouissante crevasse de l'espace que Proust reconnaît la *beauté* – « la beauté qu'il y a dans cette immense équivoque de reflets où l'œil ébloui est incertain ».

Immense (non mesurable), équivoque (polyphonique et ambiguë), frappant d'in-certitude le pouvoir déréalisant de la saisie optique, creusant l'espace symbolique d'une vacuité énergiquement lumineuse, saturant l'instant d'un présent tremblant et infiniment lové sur lui-même : la beauté comme représentation matériellement suggestive non pas de *ce* qui serait impossible à figurer (*l'il-y-a* insensé), non pas de *ce* que nommerait un nom imprononçable, mais du fait même qu'il y a de l'impossible à humainement prononcer – et que c'est ce fait qui fait peindre, écrire, dessiner ou filmer.

*Hip! hip! ô
œil! ô*

*hyper triomphe
de phalle omphale!*

*ronfle! gonfle! étale
toi, ô, trou
de lumière! rai!
son de ma raison!*

*– mais dessous il y a (il
y a qu'il-y-a)*

*voici
les cordes tout
ce qui tombe les
particules ions
gluons protons bozons
gravitons sans
pôle ni
repos*

*tout est on i
gloos prob
oscidiens bis
ons ob
scènes d'étrons gli
sacs glacis fontes
ganglions*

*glisse ô trou zéro con
mange fange
de fond qui change
le devant je*

*descends je vais
dans le vent vrai le
vent d'événement je m'en*

je mens je noie

*aveuglé moi
dans le
dedans vide de moi de
masse d'émotion de moi*

Voici les œuvres du peintre Daniel Dezeuze. Pourquoi, si apparemment désincarnées (si vides d'images), me donnent-elles une si vive impression de corporalité, de réel?

Le *réel* est évidemment ce qui nous tient au besoin de dessiner, de peindre – ou d'écrire.

Mais qu'est-ce que le réel? Disons : le donné sensible en tant qu'il échappe à nos langues et que nos langues, devant son défi, refluent, sèchent et se fondent dans l'habitude insignifiante des paroles atones et des images apathiques.

Le réel : la chose, *rien*, l'in-sensé. La pression démesurée (charnelle, érotique, sensible, pathétique, politique) en tant que son instance défait et refait le sens et la forme des œuvres qui prétendent la faire accéder à l'existence symbolique. Le vide qui s'ouvre dans le monde à chaque fois que nos langues s'évertuent à le dire. La défaillance du symbolique.

Les œuvres dites « d'art » ne proposent rien d'autre que des essais d'enregistrement de cette défaillance. Elles

N° d'éditeur : 1924 – N° d'imprimeur : 05XXXX
Dépôt légal : novembre 2005

Imprimé en France



Christian Prigent
Ce qui fait tenir

Cette édition électronique du livre
Ce qui fait tenir de CHRISTIAN PRIGENT
a été réalisée le 14 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2005
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846821117)
Code Sodis : N44570 - ISBN : 9782818005095
Numéro d'édition : 138903